



*Désir mystérieux de l'homme : animer l'objet, c'est-à-dire lui donner une âme.
L'enfant dans sa chambre.
Mon œil imparfait et mon imagination se jouent des tours.
Déformation et illusion.
Baroque.
Mon reflet, soudain, dans la vitre.
Le pont est dans l'eau.
Les yeux comme miroir de l'âme.
recherche de sa vérité d'artiste, que l'on suit en filigrane tout au long du spectacle, on croise l'enfant, le fou, la calamité, le mariage, le rêve et l'oubli.*

« Lire une page de Marcel Béalu, c'est pénétrer dans un pays singulier, un pays qui pourtant doit bien exister quelque part, plus haut ou plus bas que la terre, le pays de derrière la glace, ou de derrière l'eau, ou de derrière le ciel – ou de derrière nous. Il n'est pas de pays plus simple, ou de plus logique, d'une logique si parfaite qu'elle rejoint la poésie. On y échange, lèvres écloses, d'émouvants entretiens ; on y rencontre des monstres mélancoliques, des noyés, des reflets, des membres épars. On s'y sent immatériel ; pourtant il semble que le cœur y frôle toujours le fil de quelque lame. »
Jean Paulhan.

Dire un texte de Marcel Béalu, c'est pénétrer dans le monde délectable de la Langue.
La sienne ressemble à une langue étrangère : on goûte d'abord sa musique. Il faut peser chaque syllabe, joindre les mots par du silence, faire résonner leur écho, accepter la charge charnelle qui se dégage de leur énonciation.
Mais Béalu ne se résume pas à de la littérature : son univers est incroyablement « photogénique », pétri de sensibilité, jubilatoire ; aucune image n'est feinte ou compliquée, elle parle d'elle-même.

Et l'humour est omniprésent.
Miroir-espion, miroir fidèle, miroir aux alouettes, reflet perdu ou dédoublement : il pense et il agit, il est le « monstre émouvant » inventé par l'homme qui défigure la réalité dans cette bataille avec lui-même.
Je choisis de monter ces textes pour un large public, le jeune public s'imposant de lui-même : à partir de huit ans, l'enfant est initié à l'idée même de poésie et commence à en écrire.
Le tremblement de la bougie, la danse de l'ombre et de la lumière, le face-à-face avec soi et les émotions nues – colère, tristesse, joie ou doute – n'ont pas d'âge.
La présence des matières, la manipulation d'objets, la pantomime grotesque, les cris d'animaux et les chansons sont autant d'éléments qui parlent à chacun.

J'ai voulu, en songeant à la conception du spectacle, préserver la simplicité des images qui émanent de ces textes, tout en conservant l'extrême raffinement de la langue. Par la représentation visuelle, donner à des mots d'adulte le contrepoint naïf ou tendre, qui existe de toute façon chez Marcel Béalu.



Du coup, chacun y trouve son « conte » : les rires des grands croisent ceux des plus petits, et parfois même, ils se chevauchent.

À travers l'histoire de la femme peintre à la recherche de sa vérité d'artiste, que l'on suit en filigrane tout au long du spectacle, on croise l'enfant, le fou, la calamité, le mariage, le rêve et l'oubli.

Des personnages en noir et blanc avec quelques couleurs sur leur palette, qui chantent leur ritournelle et puis s'en vont.
Est-ce elle qui les invente ?
Qui sont ces personnages sinon une part d'elle-même ?
Ainsi, dans la solitude de son atelier, elle déroulerait sa vie peuplée de rêves et de mensonges, fantasmes miroitant l'absurdité qui accompagna les étapes de son existence.
Son visage impassible, alors, devient une toile blanche : elle y peint le visage que lui renvoie le miroir, traçant une

Les Contes du demi-sommeil
Avec l'aimable autorisation des éditions Phébus

CONCEPTION ET INTERPRETATION CLAIRE ENGEL
DECORS ET LUMIERES THOMAS GODEFROY
PRODUCTION CHAGALL.SANS M

Le 19 janvier à 15H

Théâtre de Clermont-l'Hérault
Scène conventionnée pour les écritures poétiques et scéniques

Un spectacle conte et théâtre tout public
A partir de huit ans

Avec des chansons de
Frehel

Jeanne Moreau
Jacques Brel
Serge Reggiani
Yves Montand

The Mamas and the Papas

« Pour être seul avec lui-même, Eric s'était fait construire une chambre aux murs, sols et plafond de miroir. Aboli le monde extérieur ! À l'infini maintenant, il n'y avait plus qu'Eric, les gestes d'Eric, la figure d'Eric. Quelle importance prenaient enfin ses moindres gestes ! Qu'il avançât d'un pas, levât un bras, dressât la tête, et sans retard, fût-ce d'un millième de seconde, vingt, cent autres lui-même en faisaient autant. Devant l'obéissance absolue de cette foule absurde, Eric en vint rapidement à se persuader qu'il avait l'âme d'un chef. »